

Diana Cooper, jeunesse et maturité

L'artiste française se produit à la Société Philharmonique centenaire
d'Oviedo par *Jonathan Mallada*

La jeune pianiste Diana Cooper a fait son retour à la Société Philharmonique d'Oviedo lors d'un récital passionnant proposant une exploration de différents styles pianistiques : une épreuve redoutable pour tout interprète. Comme lors d'une précédente saison, il y a deux ans, Cooper a fait preuve d'une grande maturité pianistique dans chacune des œuvres, marquant profondément le public, notamment dans le répertoire romantique.

Le récital s'est ouvert avec trois sonates de Domenico Scarlatti (K. 9, K. 96 et K. 141), un répertoire dans lequel Cooper a révélé dès les premières mesures une articulation limpide et une main droite particulièrement agile dans le registre aigu. Son approche du langage baroque, peut-être quelque peu sobre dans les deux premières sonates, s'est distinguée par des phrasés précis et une lecture claire et épurée. C'est toutefois dans la K. 141, l'une des œuvres favorites de Martha Argerich, membre du jury du Concours de piano «Ciudad de Vigo», dont Cooper fut la lauréate en 2022, qu'elle a fait preuve d'une énergie et d'un sens dramatique particulièrement affirmés, sans jamais perdre le contrôle ni compromettre la netteté de l'articulation.

Dans les Variations sérieuses op. 54 de Mendelssohn, œuvre aux multiples facettes et d'une grande exigence technique, Cooper a semblé particulièrement à son aise. La pianiste française a déployé toute la profondeur requise par le discours musical, faisant preuve d'une utilisation judicieuse de la pédale et, surtout, d'une attaque d'une remarquable netteté qui lui a permis de soutenir avec naturel la dense polyphonie de la partition. Elle a également su faire preuve de retenue dans les passages les plus intimes et concentrer toute la puissance sonore dans les épisodes les plus denses, toujours avec une technique mise au service de l'expression et une musicalité préservée de toute rigidité académique.

La première partie s'est achevée avec l'Allegro de concierto op. 46 de Granados, page moins fréquemment interprétée en concert, mais d'une immense richesse pianistique. L'interprète y a construit une atmosphère suggestive et évocatrice. Cooper y a dessiné un univers sonore d'une grande richesse de couleurs, porté par des équilibres minutieusement travaillés entre les deux mains et par une attention particulière aux nuances expressives, qui ont conféré un attrait supplémentaire à son interprétation.

La seconde partie était consacrée à des œuvres de Chopin, un répertoire dans lequel l'interprète française excelle tout particulièrement. Les Trois Mazurkas op. 59 ont révélé sa profonde affinité avec cet univers : sonorité veloutée, maîtrise des dynamiques et remarquable capacité à maintenir l'équilibre entre la nostalgie mélodique et l'élan rythmique caractéristiques de ces pièces. La Barcarolle op. 60, menée avec une admirable patience architecturale, s'est progressivement épanouie jusqu'à atteindre un sommet de grande intensité expressive, porté par un phrasé méticuleux et une sonorité cristalline qui

soutenaient avec naturel la complexité de l'écriture musicale.

Le récital a atteint son point culminant avec la Polonaise-Fantaisie op. 61, abordée avec subtilité et intériorité. Cooper a enchaîné mélodies et accords avec une délicatesse extrême, se délectant des couleurs et du temps interne de la musique, jusqu'à déboucher sur une interprétation intense, exaltante et profondément engagée sur le plan émotionnel. La Grande Valse de Chopin, offerte au public en bis, est venue approfondir le caractère expressif de cette seconde moitié de récital, fondée sur un programme suggestif et sur la maturité pianistique de Diana Cooper que l'on espère revoir prochainement à la Philharmonie d'Oviedo.